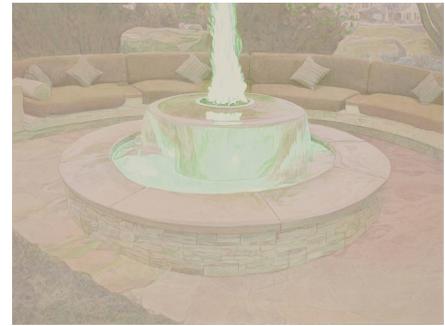


Galerie Nicolas Robert

Tristram Lansdowne

I swear you never slept at night

Du 19 octobre au 23 novembre 2019



La Galerie Nicolas Robert est fière de présenter le second volet de *l'exposition I swear you never slept at night* de Tristram Lansdowne. Dans ce nouveau corpus comprenant aquarelles, dessins et sculptures en relief, Lansdowne poursuit son étude du contenu psychospacial de la maison moderniste contemporaine. Empruntant le titre *I swear you never slept at night* aux paroles de la troisième chanson sur l'album *Climate of a Hunter* de Scott Walker paru en 1984, l'exposition retrace l'érosion de la subjectivité et l'absence croissante d'une appartenance dans l'architecture moderne, au fur et à mesure qu'elle s'homogénéise au profit d'un design mondialisé. Se servant de l'amant absent évoqué dans la chanson de Walker comme métaphore de l'illusion, de l'intimité perdue et du temps différé, l'artiste se questionne sur ce que nos conceptions actuelles de la maison idéale révèlent de notre sentiment d'appartenance au sein d'un monde numérisé axé sur le développement immobilier, la spéculation et la technologie d'imagerie hyperréaliste.

Articulées autour de motifs récurrents intégrés à des notions de contemplation plus anciennes, comme les foyers, les miroirs d'eau et les jardins, les œuvres portent principalement sur la maison en tant que « construction de soi ». Lansdowne tente, par l'utilisation d'images commerciales de ces motifs, de réactiver leur contenu spatial au moyen de différentes stratégies de déplacement – changements de perspective, jeux entre lumière diurne et nocturne, dispositifs de cadrage complexes, réflexions impossibles – et ainsi, de fragiliser la relation entre le spectateur et l'espace représenté. Les couches délavées, immaculées dans les aquarelles intègrent soigneusement cette distorsion et accentuent l'effet surnaturel des surfaces irréprochablement lisses. Le désir de se perdre dans les flammes dansantes d'un feu, dans les reflets d'un miroir d'eau ou dans la beauté d'un jardin bien entretenu devient une expression de contrôle et d'anxiété. Les plantes d'intérieur regardent tristement le paysage, bloquées dans leurs pots ; nous sommes plongés dans les eaux chatoyantes, apaisantes d'une piscine ; et nous ne voyons aucun reflet dans le miroir de la salle de bain. Le foyer, élément le plus fondamental de l'habitation humaine, est devenu une flamme de gaz naturel clignotant doucement dans des couleurs tendance, au milieu de galets de verre poli ou surgissant de manière incongrue dans une fontaine d'eau.

Les foyers illustrés dans la série de dessins intitulée *Illuminations* se détachent de la page, laissés à la dérive. Numérisés dans l'ordinateur de l'artiste, les dessins sont réinterprétés par modélisation numérique ; la lumière et les ombres sont utilisées pour composer de nouvelles formes architecturales, qui sont ensuite imprimées en 3D, retravaillées et reconstruites dans un moule en plâtre. Tels des vestiges, les colonnes résultantes occupent un vide entre l'architecture et son image, entre l'espace et sa simulation. Tout comme les colonnes de

Galerie Nicolas Robert

pierre de l'Empire romain qui subsistent encore aujourd'hui, elles peuvent être considérées à la fois comme des supports structurels et des mémoriaux.

Ce corpus propose une réflexion implicite quant à la façon dont la représentation affecte l'expérience vécue. Attirés par ces visions de luxe, mises en scène par leur éclairage opulent et leurs surfaces soigneusement dépeintes, nous ne pouvons pas dire si elles sont basées sur des lieux réels ou sur des simulations. Nous ne pouvons pas non plus nous situer à l'intérieur de celles-ci. Elles bougent, cèdent, glissent plus profondément vers le demi-espace. Dans le regard vague d'une pièce tout aussi vide, on cherche une poésie de l'absence pouvant relayer l'éloignement, la solitude et la paranoïa d'une maison qui n'est plus censée être habitée, d'une maison qui, comme le disait la chanson de Scott Walker, ressemble à un point de rupture.